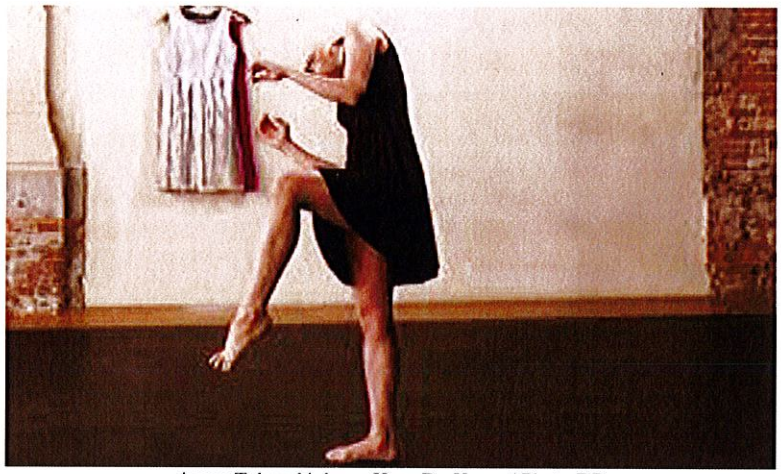
LA DÉPÊCHE DU MIDI

Subtil jeu d'ombres, de corps, de lumières au Théâtre Garonne

Théâtre - Vu au théâtre Garonne *Pascal Alquier*- Publié le 19/01/2019



Azusa Takeuchi dans «Kara-Da-Kara» / Photo DR

L'existence du corps, voilà le propos. La création de «Kara-Da-Kara» de la chorégraphe et danseuse Azusa Takuchi, proposé ce soir encore au théâtre Garonne, qui pousse loin la réflexion sur le rapport entre l'existence de l'enveloppe corporelle et l'âme. Marquée par la maladie cérébrale de son frère, la fin d'une âme puis d'un corps.

Avec cette nouvelle pièce, tout débute dans le silence, la douceur, la mobilité presque imperceptible de chaque pore, muscle, os de cette silhouette façonnée par les heures, les années de travail ici — la danseuse a été formée au Centre de développement chorégraphique de Toulouse — et ailleurs — le Japon, Paris —, et les collaborations prestigieuses avec Robyn Orlin, Jérôme Deschamps, Christian Rizzo, Mladen Materic (en 2015, Garonne accueillait leur «Prière pour Vera Ek»). Et dans le ciel de la salle de spectacle, l'installation lumineuse du plasticien Nicolas Villenave composée de 81 ampoules qui vibrent, vibrionnent, palpitent, expulsent leur luminescence s'accorde au tempo des bruits de vie, des paroles du frère et du père aujourd'hui disparus, répondent au rythme du corps de la danseuse, aux âmes.

Par moments, de l'effet ciné génique émerge une vision du public (les spectateurs sont installés en face à face autour du plateau) stroboscopique, troublante, perturbante même. Azusa Takeuchi joue avec les postures, les muscles de son corps, les minutes, le souffle, son ventre, ses pieds, ses jambes, ses mains, ses bras, son buste, son regard à deux ou trois reprises mais fugacement, comme si un interdit perdurait à travers les siècles puis, malicieusement, à la toute fin. Pour clore ce subtil jeu d'ombres, de corps, de lumières.

Samedi 19 janvier à 16h30 et 20h30 au théâtre Garonne (1, avenue du Château d'eau). Tarifs : de 10 à 25 €. Tél. 05 62 48 54 77. www.theatregaronne.com

***Pascal Alquier*- Le 19/01/2019**

Kara-Da-Kara// Théâtre Garonne

RÉMANENCE

En cette exploration dansée, à nouveau en solo, Azusa Takeuchi questionne la séparation du corps et de l'âme. Le geste chorégraphique débute par un jeu combinatoire de termes japonais : karada kara / par le corps, Karada (da)kara / parce que c'est le corps, kara dakara / parce que c'est le vide. *Kara-da-kara* navigue entre ces trois sens et compose à partir de la rythmique syllabique à la façon d'un tanka – ces poèmes japonais traditionnels construits à partir de sons, aspirant par leur musicalité à épouser les harmoniques de l'univers. En décalant ses propres rythmes naturels, en y perçant des brèches, la danseuse est en quête de ce qui constitue nos corps.

Duelle

Il s'agit ainsi d'extirper l'esprit du corps pour le laisser évoluer à son gré et l'observer d'ailleurs : prendre conscience de ce qui l'a formé, déformé, de tout ce dont l'expérience de la vie l'a nourri et marqué à l'insu de l'âme qu'il transportait. Un clivage suggéré par une robe noire pendue à côté de la danseuse d'abord de blanc vêtue, mais aussi par le dispositif bi-frontal de la salle et une bande-sonore de conversations un peu lointaines dans un espace public, faisant apprécier la distance entre le dedans et le dehors. Soit. Mais comment donc s'extraire de soi ? Par l'immobilité d'abord. Longuement. Le temps que la tension d'un geste imperceptible monte dans les orteils, jusqu'à les écarteler, puis dans les doigts. Et petit à petit, c'est tout le corps qui s'arcboute. Jusqu'à donner l'impression d'une lévitation : une contraction extrême produisant une image d'infinie légèreté. Et dans l'oxymore, le dualisme s'accomplit. Une fois rendu à sa liberté, le corps pourra renverser la robe pour couvrir la tête et laisser les jambes mener le mouvement. Cette dernière pourra ensuite, une fois rendue à sa verticalité, s'étonner d'être là, découvrant l'indépendance du pied ou de la langue, de la main, du coude, des cheveux, chacun déployant son rythme propre.

« Le chant du filament »

Une exploration, disait-on, oui. Mais pas exactement en solo. En effet, Azusa Takeuchi est accompagnée ici de 81 ampoules à incandescence qui s'allument, s'éteignent et varient d'intensité, tantôt coordonnées tantôt indépendantes. L'installation de Nicolas Villenave produit un flux, comme une multitude de corps, grésillant, pulsant et respirant, qui entrent en résonance avec celui de la danseuse. Et dialoguent avec lui.Si bien qu'il est parfois difficile de distinguer si le mouvement provient des muscles ou des lampes, dont les effets stroboscopiques font même osciller le sol et les gradins. Cette lumière aux fluctuations maitrisées évoque celle des time-lapses, qui dessine de façon si fascinante les mouvements du temps. Ainsi, petit à petit, perçoit-on depuis le corps d'Azusa Takeuchi ceux dont elle est traversée, tels des spectres holographiques qui se détacheraient de ses contours.

Une expérience sensorielle

Un langage corporel singulier et métaphysique, et un rapport aux éléments qui évoquent bien sûr le butō. Mais aussi la poésie épurée des haikus, ou celle, enfantine et fantaisiste d'Hayao Miyazaki. Car l'expérience est menée avec une gourmandise espiègle, de celle qui découvre le monde un sourire léger aux lèvres. Le spectateur se trouve envoûté par cet univers sensoriel qui le dissocie peu à peu de son propre corps, en décalant subtilement ses repères visuels et auditifs. Il est pris par cette grâce étrange, cette houle délicate mais profonde, hypnotique. Et son esprit, doucement, se met à flotter, au-delà du noir final dans lequel les filaments brillent encore en rémanence.

Agathe Raybaud, publié le 04/02/2019

Culture 31
L'Essentiel de la Culture

Danse avec les âmes

écrit par Sarah Authesserre 10 janvier 2019

Au Théâtre Garonne, elle présente son quatrième solo « Kara-Da-Kara ». Portrait de la chorégraphe et danseuse Azusa Takeuchi.

Les pieds sur terre, la tête dans les étoiles, Azusa Takeuchi danse connectée au monde. C'est au Japon où elle est née il y a une trentaine d'années, qu'elle a appris les fondamentaux du ballet classique, dès l'âge de 7 ans. Mais c'est en France et notamment à Toulouse qu'elle est entrée véritablement dans la danse contemporaine.

En 2008, boursière de l'université du Japon, elle débarque à Paris. Mais rapidement, la métropole étrangère s'avère trop vaste pour Azusa Takeuchi qui ne sait à quelle porte frapper. Ce sera alors le Centre de développement chorégraphique de Toulouse qui lui ouvrira la sienne : elle intègre la formation Extensions en 2010. C'est la révélation. La jeune danseuse japonaise voit se déployer devant elle l'éventail infini de la danse contemporaine et fait des rencontres déterminantes qui vont l'amener à « se trouver » en tant qu'artiste : les chorégraphes Rita Cioffi, Robyn Orlin, Vincent Dupont ou encore Myriam Gourfink qui la dirige à plusieurs reprises dans les pièces pluridisciplinaires du musicien Franck Vigroux. Avec Alain Buffard, elle confie avoir beaucoup pleuré. *« J'étais interprète dans la reprise de « Mauvais genre »* se souvient Azusa Takeuchi, *et j'étais démunie face à la nudité que demandait le spectacle. Je ne comprenais pas du tout. Au Japon, il est interdit d'être nu sur un plateau ».*

Peu à peu convaincue par elle-même de la nécessité de sa nudité, Azusa Takeuchi acceptera finalement la proposition radicale d'Alain Buffard, sans forceps. Les participations s'enchainent : un opéra pour Jérôme Deschamps chorégraphié par Franck Chartier de la compagnie bruxelloise Peeping Tom, un autre de Christian Rizzo, des projets collaboratifs avec les chorégraphes Yuta Ishikawa, Yuriko Suzuki et bien sûr avec le metteur en scène de théâtre Mladen Materic avec lequel elle créera « Prière pour Vera Ek » en 2015 au Théâtre Garonne. Parallèlement, elle conçoit ses propres soli : « Le Blanc » en 2010, « Kami » en 2012, « Emotional Intelligence » en 2016. Chacun de ses projets personnels nait d'une réflexion intime sur nos gestes et nos comportements quotidiens. Après la catastrophe de Fukushima, Azusa Takeuchi se pose la question du culte dans les maisons japonaises, où sont érigés de modestes autels de papiers devant lesquels se prosternent les familles. En appui à ces réflexions dont le pragmatisme initial la plonge dans des questionnements métaphysiques vertigineux, c'est bien le geste plastique qui fait prendre réellement corps à sa danse. À partir de quelques éléments scénographiques et de gestes simples issus de la vie de tous les jours, Azusa Takeuchi fait advenir le mouvement dansé. Son corps souple, élastique, désarticulé, presque surnaturel, s'inscrit alors lui-même comme un élément graphique dans l'espace scénique. Un espace qui cultive l'épure, le vide – propre à sa culture japonaise – permettant de déployer l'imaginaire, d'ouvrir un dialogue méditatif avec soi-même… Justement, dans sa dernière création intitulée « Kara-Da-Kara », la danseuse joue avec les sens des mots « vide » (« kara »), « corps » (« karada ») et « parce que » (« dakara »). « C'est une pièce sur l'existence du corps » explique la chorégraphe. *« En observant mon propre corps, je me suis interrogée sur les différentes « matières corps «, celles qui sont traversées, modifiées par notre inconscient, nos émotions, notre relation à l'autre ».* Ses explorations chorégraphiques dénotent chez Azusa Takeuchi un sens aigu de l'observation et une extrême attention et sensibilité aux autres et plus profondément une quête philosophique, existentielle à travers la danse. *« Je pense qu'il existe autre chose sur terre que l'existence matérielle, que l'enveloppe corporelle. »* L'artiste japonaise ne fait pas référence à une croyance shintoïste ou en un dieu autre, mais à une expérience personnelle marquante : la maladie cérébrale de son frère. *« Son corps était bien présent, parmi nous, mais son âme, elle, était déjà partie ailleurs, depuis longtemps ».*

C'est pour danser avec et pour ces âmes que d'aucuns nomment aussi fantômes, esprits ou étoiles, qu'Azusa Takeuchi a commandé au plasticien Nicolas Villenave une installation lumineuse spécifique : 81 ampoules vibrant sur un rythme qui se confronte à celui du corps de la danseuse. 81 petites étoiles scintillant dans une nuit qui résonne d'une musique concrète de Shinjiro Yamaguchi et où se font entendre les voix du père et du frère d'Azusa Takeuchi, aujourd'hui disparus. Comme sa compatriote danseuse Kaori Ito, Azusa Takeuchi danse parce qu'elle se méfie des mots. *« Pour moi, c'est la façon la plus juste de m'exprimer. Je suis très dispersée quand je parle, mon corps, lui, n'oublie rien ; il concentre tout le champ de mes émotions et de mes expressions. ».* Et quand on sait que ce spectacle est né sous le regard artistique bienveillant de Mladen Materic du théâtre sans parole Tattoo, autant dire que ce « Kara-Da-Kara » n'a pas besoin de faire de belles phrases pour nous parler à corps ouvert.

> Du 17 janvier au 19 janvier au théâtre Garonne (1, avenue du Château d'eau, 05 62 48 54 77, theatregaronne.com)

Une chronique de Sarah Authesserre pour Intramuros